

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 17 (1895)
Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XVII

N° 6

JUIN 1895

L'APICULTURE A LA RÉUNION

Nos lecteurs se souviennent que, l'année dernière, un apiculteur de la Réunion, M. Auguste de Villèle, s'est fait envoyer des reines d'Europe et qu'après quelques essais infructueux il a fini par recevoir quelques mères vivantes qu'il a introduites avec succès dans des colonies indigènes; l'une de M. Lucio Paglia, de Castel San Pietro (Italie), les autres de M. Maurice Bellot, de Chaource (France). Voici ce qu'il nous écrit en date du 8 mai dernier :

« Je n'ai pas tardé à avoir des croisements de l'Italienne avec l'Unicolor. La première reine que j'ai faite est née le 3 janvier et a été fécondée, je crois, le 8; elle a été élevée par une colonie très faible qui était inférieure aux Italiennes de M. M. Bellot et de M. Lucio Paglia, et c'est maintenant la plus forte de mon rucher.

« Vous savez que Apis Unicolor est originaire de Madagascar. Le Dr Auguste Vinson, qui est un entomologiste distingué et apprécié pour son ouvrage, *Les Araignées de Madagascar*, m'a procuré la date de l'introduction de cette abeille à Bourbon, « 1666 ». Je vous transcris ces deux lignes : « Il y a cinq ans que l'on porta les mouches à miel, qui ont tellement multiplié que l'on trouve maintenant du miel dans les bois quand on veut. » Dubois, 1671. »

« Elle diffère de Apis Mellifica; le bourdon surtout, qui est noir comme un cafre et plus petit que celui de Apis Mellifica.

« Mon rucher souffre beaucoup de la sécheresse; nous n'avons pas de fleurs mellifères dans la région où la canne à sucre se cultive, les fleurs que nous avons sont bêtes, elles ont de l'éclat, du parfum et pas une goutte de nectar. Il faut nourrir les colonies. J'attends avec impatience le mois de juin, car j'irai habiter alors St Denis, où je rédigerai une revue agricole et mettrai mes ruches au Jardin Colonial pour faire un petit cours tous les dimanches. La ville, avec ses emplacements, ses jardins, ses palmiers, offre plus de ressources que St Louis; j'aurai alors du loisir et pourrai vous écrire et vous mettre au courant des progrès obtenus.

Vous allez me croire bien audacieux de faire des conférences apicoles, je sens ma faiblesse, mais puisque personne ne pense à donner une impulsion à l'apiculture, je l'essaierai. J'étudie et étudierai votre Conduite, l'Abeille et la Ruche, Pérez, Cowan, Delépine, Froissard et la *Revue*, et je serai bien

heureux si je parviens à faire aimer les abeilles et à comprendre leur travail. Je pousserai aussi dans ma Revue à cultiver les trèfles et sainfoins pour le fourrage; en ce moment j'ai parlé du Sulla, préconisé par M. Knill, qui est de vos abonnés, je crois.

Notre aimable correspondant est parfaitement qualifié pour enseigner l'apiculture et la faire aimer; nous en jugeons par les nombreuses et intéressantes communications qu'il nous a déjà adressées, et par l'habileté avec laquelle il a su faire accepter par ses abeilles indigènes toutes les reines qui lui sont parvenues vivantes d'Europe. Il vient de nous donner une nouvelle preuve de sa compétence en nous expédiant une reine unicolore qui nous est parvenue en bonne santé à Nyon, mais que nous n'avons malheureusement pas pu conserver.

A l'arrivée de la boîte, la reine seule et deux ouvrières étaient encore vivantes; l'une de ces dernières est morte presque aussitôt, et l'autre une heure plus tard, mais la reine paraissait encore vigoureuse, et nous l'avons introduite, avec l'aide de M. Cowan, qui était justement notre hôte, dans un essaim artificiel formé dans ce but. Vingt-quatre heures plus tard, elle avait encore des allures vives et nous l'avons délivrée selon la méthode Dadant, mais trois jours après elle avait disparu. Les journées qui ont suivi sa mise en liberté ont été pluvieuses et les abeilles ne sortaient guère; si elle avait été enveloppée ou tuée, nous l'aurions certainement retrouvée dans la ruche ou aux alentours; toutes nos recherches furent vaines.

Les reines de la race de Madagascar que l'on introduit dans des colonies sont sujettes à désertir la ruche; c'est du moins ce que nous apprend le Rév. Cory dans l'intéressante notice qu'il a publiée sur ces abeilles.

Nous avons été très chagriné de cet insuccès, mais n'en sommes pas moins reconnaissant à M. de Villèle de l'aimable attention qu'il a eue de nous faire cet envoi. Il avait également adressé deux reines à M. Bellot et une autre à M. Sevalle; à ce que nous écrit M. Bellot, elles ne sont pas arrivées vivantes. (Voir plus loin la communication de M. Bellot.)

L'HIVERNAGE DE 1894-95

Messieurs et chers Collègues,

Les apiculteurs se souviendront encore longtemps du terrible hiver qui a suivi la campagne de misère de 1894! Au mois d'août déjà, on parlait d'essaims morts de faim et la plupart de nos colonies n'avaient aucune réserve pour la mauvaise saison. Il fallait nourrir, nourrir beaucoup; un sac de sucre disparaissait après l'autre dans le gouffre, la bourse se vidait, l'enthousiasme s'en allait devant ce travail si prosaïque et plus d'un d'entre nous, tout en ayant le sentiment de n'avoir pas encore suffisamment appro-

visionné ses bestioles, se consolait dans l'attente d'un hiver clément et d'un printemps précoce. Hélas! ce printemps si impatiemment attendu tardait bien à venir et l'hiver se distinguait non seulement par sa longue durée, mais surtout par l'intensité du froid et la quantité inouïe de neige qu'il nous apportait. La température descendait souvent à 18° C. au-dessous de zéro et les stations élevées indiquaient même jusqu'à 32 $\frac{1}{2}$; bien des ruchers étaient complètement enfouis sous la neige pendant des mois entiers; M. Robert, des Ponts, a dégagé ses dernières colonies le 1^{er} avril, jour où il y avait encore une couche blanche de 40 à 50 centimètres tout autour.

Chose curieuse, malgré cette quantité extraordinaire de neige tombée, l'air manquait constamment d'humidité; la saturation moyenne restait toujours de 5 à 6 % au-dessous de la moyenne ordinaire; le courant polaire nous amenait continuellement un air sec et froid.

Et comment les abeilles ont-elles supporté cette saison si rigoureuse? Les nouvelles que nous avons reçues de différents côtés ne sont pas bien édifiantes: toutes s'accordent à dire que la plupart des fixistes ont perdu beaucoup de colonies, pertes que les uns supputent à 50 %, d'autres même à 80 et 90 %; on nous a cité un cas où d'une vingtaine de ruches il n'en est pas resté une seule! Quel triste spectacle que ces ruchers où les cadavres de nos pauvres petites bêtes gisent par centaines de milliers, victimes de l'insouciance et de l'incurie de leurs propriétaires.

Malheureusement les mobilistes ont aussi des pertes plus ou moins grandes à enregistrer; mais quelle différence d'un rucher à l'autre! Tandis que l'un, de 70 colonies, n'en a perdu aucune, son voisin se plaint qu'un bon tiers des siennes n'ont pas répondu à l'appel. Faut-il se consoler alors avec certains fixistes tant soit peu fatalistes, qui nous disent: « Que voulez-vous! les abeilles ne peuvent pas supporter pareil froid, ni un hiver aussi long! »

Non, Messieurs! ayons le courage de dire et d'entendre la vérité! Notez bien que ce ne sont dans la plupart des cas non pas les ruches faibles qui ont succombé, mais les fortes. Ce n'est donc pas l'intensité du froid ni la longueur de l'hiver qui ont tué nos pauvres bêtes mais la faim! Nous devons attribuer à nous-même la faute. Nous avons été trop négligents ou trop avares pour leur accorder le nécessaire! Ah! si ces pauvrettes agonisantes avaient pu se faire entendre, les oreilles de plus d'un d'entre nous auraient tinté à lui faire perdre le sommeil!

Ceux qui ont approvisionné convenablement et à temps leurs colonies n'ont subi aucune perte; d'autres ont nourri trop tôt, ce qui a provoqué une nouvelle ponte active et le nombreux couvain qui en résultait a absorbé la majeure partie des provisions en automne déjà, de sorte qu'il n'en restait que fort peu pour l'hiver. Beaucoup aussi ont nourri trop tard, le sirop n'a pu être operculé, s'est aigri et a causé la dyssenterie pendant la longue réclusion. Et combien n'y en a-t-il pas qui ont chichement mesuré la prébende aux pauvres nécessiteuses. Personne ne peut s'excuser en disant que, pendant ce long hiver, elles ont absorbé plus que d'habitude! Le tableau ci-après prouverait plutôt le contraire; il montre de combien nos ruches sur balance ont diminué pendant l'hiver si doux de 1893-94 et pendant celui de 1894-95 du 1^{er} octobre au 1^{er} avril suivant:

STATION	CANTON	SYSTÈME	Consomm. du 1 ^{er} octobre 1893 au 1 ^{er} mars 1894	Consommation du 1 ^{er} octob. 1894 au 1 ^{er} avril 1895
Ecône	Valais	Rausis	5000 grammes ⁽¹⁾	4800 grammes
Chamoson	»	Dadant	—	4500 »
Bulle	Fribourg	Layens	7400 »	11000 » environ
Bournens	Vaud	Dadant	5800 »	6900 »
Brent	»	Dad. Blatt.	7700 »	6000 »
Bressonnaz	»	»	8700 »	6000 »
Juriens	»	Dadant	9500 »	10500 »
Pomy	»	Layens	8300 »	8700 »
St-Prex	»	Dadant	6000 »	7800, 6700, 4700, 6700 ⁽³⁾
Cormoret	Jura Bernois	»	7655 »	6500 grammes
Belmont	Neuchâtel	Dadant	11000 » ⁽²⁾	7000 »
Ponts	»	Dad. Blatt	9310 »	6900 »
St-Aubin	»	»	9000 »	3600 »
Treytel	»	Dadant	5000 »	4000 »

Nous voyons donc que de 14 stations 4 seulement indiquent une plus forte consommation en 1894-95; dans les 9 autres, au contraire, elle a été bien plus faible qu'en 1893-94. Du reste cela se comprend facilement: plus un organisme est agité, plus il réclame de nourriture, tandis que celui *qui dort dîne*; mais l'hiver relativement doux de 93-94 a permis de nombreuses sorties à nos abeilles; elles étaient souvent agitées, cela absorbait plus de provisions, excitait à une ponte précoce; au contraire, le froid persistant du dernier hiver les forçait à l'inaction et à une ponte tardive. Sans doute les vieilles abeilles, les « *Hautbienen* » ont dû en souffrir (c'est pourquoi aussi tant de cadavres dans la plupart des ruches), mais les jeunes, occupant le centre du corps, se trouvaient après ce long repos d'autant plus disposés, de là le développement prompt et vigoureux de nos colonies malgré le nombre restreint des travailleuses.

Les ruches qui pendant les grands froids étaient sous la neige jouissaient d'une situation des plus avantageuses: tranquillité complète, température convenable, si la bonne nourriture ne faisait pas défaut elles devaient se sentir « dans le sein d'Abraham ».

Un de nos collègues du Valais a fait une expérience instructive: voulant essayer de traiter un de ses ruchers éloignés d'après la méthode simplifiée, il a mis en hivernage les ruches au mois de juillet en laissant, à ce qui lui semblait, suffisamment de miel⁽⁴⁾. Qu'en est-il résulté? Avant l'hiver les abeilles avaient consommé les provisions qui se trouvaient au centre de la ruche et quand, en février, la ponte avait commencé, elles ne pouvaient se déplacer pour arriver au grenier. Sur 22 colonies il lui en restait 8 dans un

(1) Dans la *Revue* n° 5 de l'année passée nous avons indiqué 4500 gr.; mais la station n'avait compté que du 22 nov.; nous avons ajouté, pour le temps du 1^{er} oct. au 22 novembre, 500 gr., ce qui, certes, n'est pas trop.

(2) Dans le même n° 5, Belmont figure avec 13000 gr.; consommation comptée depuis le 1^{er} août.

(3) Voir la note n° 5, de 1895, p. 88.

(4) C'était deux mois trop tôt; selon la méthode simplifiée, la mise en hivernage se fait en septembre. — *Réd.*

triste état, ne permettant pas de se remonter. Deux autres apiculteurs ont subi les mêmes pertes pour les mêmes raisons.

Dans le bon vieux temps nos pères donnaient à manger aux abeilles tout l'hiver ; nous avons, pour de bonnes raisons, aboli cette méthode et nous disons plutôt : « Ne touchez pas à vos ruches en hiver, laissez-les aussi tranquilles que possible. » Cependant cette année on aurait mieux fait d'aller s'assurer de l'état des provisions, même pendant le grand froid, plutôt que de laisser périr de faim nos protégées.

Un facteur fâcheux est encore venu aggraver la situation déjà si critique de certaines colonies, c'est le manque d'eau. Nous avons déjà dit que, pendant toute la saison froide, la saturation de l'atmosphère se trouvait de 5 à 6 % au-dessous de la moyenne et les abeilles ayant été nourries exclusivement avec le sucre, qui est beaucoup moins hygroscopique que le miel, devaient d'autant plus en souffrir. Aussi dans beaucoup de ruches ont-elles été à la recherche de l'eau, ouvrant toutes les cellules et suçant toute la partie liquide. Là où sous le matelas on avait laissé les toiles ou les planchettes, l'inconvénient était moins sensible que là où on les avait ôtées ; sans doute l'humidité produite par la population était mieux retenue par les planchettes et les toiles que par le matelas seul.

Voici ce que nous concluons des expériences faites pendant ce dernier hiver :

1^o Une colonie bien approvisionnée supporte facilement et sans souffrir tous les degrés de froid de nos contrées.

2^o C'est une erreur de croire que les abeilles consomment davantage pendant un hiver froid que pendant un hiver doux.

3^o L'apiculteur ne doit jamais compter sur un hiver court, mais donner des provisions suffisantes jusqu'au 1^{er} avril.

4^o Il est bon de nourrir tôt, mais alors il faut s'assurer un peu plus tard que les abeilles ont encore assez pour passer la mauvaise saison.

5^o En cas de doute, mieux vaut déranger une colonie au milieu de l'hiver que de la laisser mourir de faim.

Messieurs, de grosses fautes ont été commises par plusieurs d'entre nous ; mais heureusement nos braves petites travailleuses ne sont pas rancunières. Même les colonies les plus éprouvées se sont déjà développées d'une manière réjouissante et elles paraissent vouloir nous rendre le bien pour le mal que, soit la négligence, soit l'ignorance, leur ont fait.

Je termine par la parole d'un collègue du Valais, qui dit : « La leçon a été rude, mais elle profitera. » Tâchons donc d'en profiter.

U. GUBLER.

VISITE DE SIX RUCHERS EN MARS 1895, CONCLUSIONS QU'ON EN PEUT TIRER

Ce titre ne dirait pas grand chose s'il ne coïncidait pas avec une année qui fut pour l'apiculture aussi mauvaise que l'a été pour l'agriculture la longue sécheresse de 1893. Alors nos ruches étaient pleines de miel et tandis que l'agriculteur se lamentait sur la disette de fourrage, l'apiculteur se félicitait de l'abondance de sa récolte. Mais l'année suivante, 1894, se chargeait

malheureusement de rétablir l'équilibre. Tandis que la nature donnait une riche moisson en produits de toute nature, elle laissait sans prébende nos pauvres abeilles, qui pendant l'été ne trouvèrent pas même de quoi se nourrir. Il nous restait les yeux pour pleurer et la perspective d'un hiver sans nourriture pour nos pauvres ruches. Comment les trouverions-nous au printemps de 1895 ? Cette question, plus d'un d'entre nous se la posait en tremblant. Messieurs, vous le savez, c'est toujours avec une certaine appréhension que l'apiculteur voit arriver le printemps.

Lorsque l'hiver se prolonge et que la réclusion des abeilles dépasse les limites de temps ordinaire, plus d'un front soucieux se demande quelle surprise agréable ou désagréable lui réserve la première visite de ses ruches. Vers le 1^{er} mars de cette année, celui qui vous parle était très inquiet en pensant à ses ruchers. L'hiver avait été très long. De mémoire d'homme on n'avait vu autant de neige en notre contrée, ni subi un froid aussi intense. Une épidémie terrible, l'« Influenza », avait fait de nombreuses victimes dans notre village et avait mis hors d'état de s'occuper de ses ruches plus d'un apiculteur, en particulier celui qui a aujourd'hui l'honneur de vous parler. — A la crainte des effets de l'hiver s'ajoutait encore celle provenant des difficultés qu'on avait eu à nourrir les colonies en automne. Les abeilles mouraient de faim, elles n'auraient pas vécu jusqu'en novembre si la main généreuse du maître ne s'était pas ouverte pour subvenir à leurs besoins. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la nourriture qu'on donne en sucre ne vaut pas ce que les abeilles récoltent sur les fleurs. Il y a des sucres de mauvaise qualité qui rendent nos insectes malades. En outre, le nourrissage dans un grand rucher est très difficile. Il faut mille soins et mille précautions et encore n'est-on pas toujours certain d'obtenir le résultat désiré. Il est des colonies qui sont dépouillées et ruinées par d'autres.

Autant l'abeille est travailleuse quand la nature la favorise, autant elle devient intraitable, voleuse et d'humeur vindicative et sauvage lorsqu'elle sent sa progéniture en souffrance et que les fleurs ou les arbres ne lui fournissent point de nectar.

Plus on retarde le nourrissage, plus il devient difficile et incertain quant au résultat. Si les froids arrivent avant que le sirop donné aux abeilles n'ait la densité voulue et ne soit operculé, il y a mille à parier contre un que les colonies mourront de dyssenterie ou du moins en souffriront terriblement.

C'était donc sous le poids d'une impression de hâte mêlée d'une crainte inexplicable que j'ouvris mes premières colonies le 13 mars. Il serait fastidieux de vous faire suivre le long travail de la visite des ruches dans six localités différentes et cependant il est d'un haut intérêt et m'a préoccupé à divers points de vue : L'altitude, l'orientation, le rétrécissement des cadres, le calfeutrage des ruches, tout joue un rôle important qui doit concourir à l'enseignement de celui qui sait ouvrir les yeux. En ceci aussi nous prenons pour modèle celui qui a dit : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ; et que celui qui a des yeux pour voir, voie ».

Nous avons trouvé dans un rucher d'une vingtaine de colonies, admirablement situé comme orientation et altitude et à l'abri des vents, que pas une colonie ne manquait à l'appel ; mais elles étaient très atteintes de dyssenterie et il a fallu beaucoup de temps et de soins pour les ramener dans

leur précédent état de prospérité. La nourriture leur avait été abondamment donnée, mais trop tard ; le froid ayant empêché les abeilles d'operculer, il en résulta l'état maladif que je viens de mentionner. Dans ce même rucher, les quelques colonies qui n'avaient pas été nourries parce qu'elles avaient pu se procurer suffisamment de miel n'avaient aucunement souffert ni du froid, ni de la dyssenterie. Elles étaient dans un état parfait.

Dans un second rucher à quelque distance de là et dans un troisième à une altitude beaucoup plus élevée, les ruches ayant suffisamment récolté, nous n'avions pas donné un gramme de sirop et ici encore aucune colonie n'était en souffrance. Au contraire, il semble que l'hiver froid leur avait été salulaire. La majeure partie n'avaient aucune garniture et ont passé plusieurs semaines couvertes de neige. Elles étaient en mars à peu près ce qu'elles étaient en octobre.

J'en viens maintenant aux trois derniers ruchers dans lesquels nous avons subi des pertes. Dans l'un d'entre eux, à cause de la masse de ruches qui s'y trouve, il eut été difficile de n'y subir aucune perte, quand on songe aux difficultés qu'une année de disette amène au milieu d'une trop grande agglomération de ruches. Messieurs, vous me permettrez ici une observation ou plutôt l'expression d'une opinion toute personnelle. J'estime qu'il est extrêmement facile de mener à bien une douzaine de ruches ; je crois même qu'avec ce nombre, il faut être peu habile et peu connaisseur dans la science apicole quand on perd une seule colonie, à l'exception de ce qui peut arriver par la loque, par des ruches bourdonneuses ou autres causes semblables. Je vous prie de ne pas vous méprendre sur le sens de mes paroles, je ne veux en aucune façon accuser de négligence ou de manque d'aptitude les apiculteurs qui subissent des pertes quoique ne possédant que quelques ruches. Ce que j'entends, c'est que l'apiculture est une science, très simple en apparence et cependant très compliquée si l'on est à la fois observateur et expérimentateur.

Je dirai même à cet égard qu'elle est un peu ce que M. Numa Droz, ancien président de la Confédération, dit dans son récent ouvrage : « Études et Portraits politiques », lorsqu'il parle de ses expériences. Il croit peu aux formules tranchantes, il tient compte des faits. L'apiculture, comme la politique, du moins comme l'exprime M. Numa Droz, n'est pas une science exacte ; elle n'a pas de formule absolue. Il faut qu'elle tienne compte des temps, des lieux, des saisons qui ne se ressemblent pas d'une année à l'autre. Elle est opportuniste et il n'y a de vraie et solide manœuvre dans la ruche que celle qui arrive à son heure. Or toutes ces choses ne s'apprennent pas d'un jour. J'estime même que pour celui qui voudrait en faire une industrie, il faudrait faire un apprentissage spécial avec les meilleurs apiculteurs connus. Cela dit, j'en reviens à mon rucher. Il s'y trouvait quelques colonies mortes de dyssenterie et de faim. La perte y était cependant peu considérable vu le nombre des colonies. Deux ou trois étaient détruites par un ennemi que nous décrirons tout à l'heure. En visitant les colonies du dernier rucher, je fus frappé de surprise et reculai presque d'horreur à l'aspect sale de l'intérieur des ruches et à l'odeur nauséabonde qui s'en échappait. Au premier coup d'œil je vis qu'un drame s'y était passé. Toutefois le mystère ne fut entièrement dévoilé qu'à l'aspect de la septième ruche, trouvée dans l'état que je viens de décrire.

Dans celle-ci les abeilles vivaient encore et livraient une chasse acharnée à une petite souris. Aidé de mon fils, garçon de treize ans, nous ne restâmes pas longtemps les témoins passifs de ce drame et nous prîmes vivantes quatre musaraignes. Je les ai conservées dans l'esprit de vin ainsi que les cadres sur lesquels elles avaient niché.

Chacun peut voir les terribles dégâts causés dans la ruche par ces horribles rongeurs. Ce qui m'étonnait surtout, c'est que dans la chasse que les abeilles leur donnèrent, elles étaient couvertes de piqûres et ne paraissaient pas en souffrir. La mère a vécu, gardée dans une boîte, pendant deux jours. C'est la première fois qu'un semblable événement m'arrive et ce qui effraie surtout dans les exploits de cette espèce de souris c'est qu'elle s'introduit dans la ruche par le trou de vol élevé de huit millimètres, prend ses quartiers d'hiver au centre du miel, sur le fond des cadres, se construit un nid avec les débris de cire ou de calfeutrage si elle en trouve; elle s'engraisse, fait des petits et les nourrit au détriment des abeilles, qui par un hiver rigoureux ne se déplacent pas volontiers. J'ai eu de cette manière une colonie des plus fortes et des plus vigoureuses de mon rucher qui n'avait pas moins de cinq souris en partie rongées par les vers, mais les abeilles aussi avaient succombé se trouvant en présence de cadres rongés et sans miel.

Si maintenant on me demande ce que je dois conclure de mes observations, je dirai que, pour moi, l'année 1894 et l'hiver qui l'a suivie m'a enseigné certains faits dont je pense profiter et les résultats que j'espère en obtenir dépasseront certainement les pertes que le rucher a subies.

Je me résume. Voici à mon avis les points essentiels qui ont une grande valeur dans la pratique apicole :

1^o Le froid ne tue pas l'abeille pourvu qu'elle se trouve à proximité d'une bonne nourriture.

2^o Le calfeutrage des ruches avec n'importe quelle matière n'est pas du tout nécessaire, mais à la condition absolue qu'on sache placer ses cadres à la fin de la saison.

3^o Le nourrissage entrepris trop tard risque de provoquer la ruine des colonies par la dyssenterie, lorsque l'hiver est long et rigoureux et que les abeilles ne peuvent faire aucune sortie. S'il arrive des beaux jours en janvier ou de février le danger sera moindre.

4^o La nourriture doit être abondante à l'arrière-saison et placée à proximité des abeilles. Elle doit être de première qualité et toujours operculée si on a donné du sucre. Le miel est ce qui vaut le mieux si on n'a pas pu nourrir à temps.

5^o L'orientation au nord ne vaut rien dans nos montagnes et nos vallées du Jura. Le sud, à moins d'endroits très abrités, est préférable à toute autre orientation.

6^o On ne peut assez mettre de soins, conserver de calme, de sang-froid et de douceur dans les manipulations des ruches.

7^o Il faut rétrécir en automne et placer les abeilles sur le plus petit nombre de cadres possible.

8^o Ceux qui maltraitent leurs abeilles par trop de fumée, par des fausses manœuvres, par des visites trop souvent répétées, et dans des moments où

elles demandent une tranquillité parfaite ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur insuccès.

Ainsi, messieurs, ouvrons nos yeux, aimons nos insectes, ne craignons pas le travail, aidons-nous nous-mêmes et Dieu nous aidera.

LS. LANGEL, pasteur à Bôle.

LA RÉCOLTE AU CHILI

Efficacité du miroir pour arrêter les essaims. Rayons dans lesquels les abeilles ont incorporé la laine provenant de la couverture.

Capture d'un essaim logé dans un arbre creux.

Très honoré Monsieur Bertrand,

Voici un petit aperçu de l'état actuel de mon rucher et de la campagne qui vient de finir.

Après avoir été en partie dépeuplées par la constipation, au printemps dernier, mes 40 ruchées se sont rapidement refaites et sont devenues fortes à la fin de décembre et au commencement de janvier, époque où la miellée a commencé. Je n'ai pas eu de récolte de printemps, le temps ayant été particulièrement pluvieux, si bien qu'au milieu de décembre ⁽¹⁾ mes abeilles étaient à court de provisions; aussi, peu s'en est fallu que j'aie dû avoir recours au nourrissement.

Le nectar a été particulièrement abondant de la mi-janvier à la mi-février. J'ai extrait en trois fois, et le total de ma récolte s'élève à près de 2,200 kilos, soit une moyenne de 55 kilos par ruche.

Tout mon miel est beaucoup plus blanc que celui de l'an passé: j'ai gardé un peu de miel de la première extraction, lequel est cristallisé et d'une incomparable blancheur.

C'est également la première fois, cette année, que la récolte s'est arrêtée si tôt, puisque les abeilles n'ont presque plus récolté depuis le 18 février, à cause des pluies qui sont tombées presque journellement et pendant l'espace d'un mois. Les blés, qui forment ici la principale culture et dont la maturité était en retard sur les autres années ont été en grande partie gâtés. La floraison des *ulmos* était en retard d'un mois; donc les abeilles n'ont pas eu la peine de visiter cette fleur. Maintenant, le temps est au beau, mais comme il n'y a plus guère de fleurs sur lesquelles les abeilles puissent aller butiner, celles-ci se sont changées en pillardes et essayent de tous les moyens pour se voler les unes les autres; mais heureusement j'ai toujours réussi à prévenir le pillage avant qu'il se fût déclaré.

Deux ruchées ont été atteintes de la fièvre d'essaimage et ont jeté chacune un gros essaim; trois autres ruchées ont également essaimé à l'occasion du renouvellement des reines. J'ai fait usage d'un miroir pour arrêter les essaims; tous sauf un se sont posés au même endroit à quelques pas du rucher; l'autre s'est posé dans un champ de blé et à une quarantaine de mètres du rucher. Rien n'était plus curieux que de voir toutes ces abeilles accrochées en petites grappes aux épis de blé et sur une surface d'au moins

(1) Correspondant à votre mois de juin.

25 mètres carrés ; j'ai pu m'emparer facilement de la reine que j'ai trouvée sur un épi de blé en compagnie de quelques abeilles. Trois des essaims ont été rendus aux souches. D'autre part j'ai formé artificiellement 14 nouveaux essaims, ce qui porte maintenant à 56 le nombre de mes ruches.

Je vous donne en suivant et à titre de curiosité le système que j'ai adopté pour l'extraction du miel, système qui, à coup sûr, ne ferait pas l'affaire des disciples de Morphée !

Ce n'est qu'aux environs de quatre heures du soir que je prélève les hausses pleines de miel de dessus les ruches, ainsi que les cadres des extrémités de la chambre à couvain, lesquels sont entassés au fur et à mesure dans la pièce servant à l'extraction du miel, et ce n'est que quand il fait nuit, pendant la veillée, que je procède à l'extraction ; hausses et cadres ne sont rendus aux ruches que le lendemain matin ⁽¹⁾. J'extrais ainsi le miel de 6 à 8 ruches chaque nuit. Je trouve dans cette méthode plusieurs avantages : 1^o La plus grande partie de la journée reste libre pour pouvoir s'occuper des autres opérations du rucher. 2^o Les rayons neufs étant un peu refroidis sont moins sujets à s'endommager pendant l'extraction. 3^o L'opération se faisant de nuit, on évite ainsi le désagrément des légions de mouches se jetant dans le miel, et celui des pillardes, surtout en automne ; et enfin, en Amérique surtout, quand la cuisine sert de laboratoire, l'on s'expose moins aux regards courroucés de la cuisinière, puisque son travail de la journée est fini.

J'extrais quelquefois du miel des rayons ayant un peu de couvain operculé, et ceux-ci restent souvent pendant près de 15 heures hors de la ruche et malgré cela je n'ai jamais remarqué que le couvain de ces rayons ait souffert ou ait péri, quoique nos nuits d'été soient toujours très froides.

Grand nombre d'apiculteurs doivent avoir souvent remarqué que, quand ils emploient soit des toiles, soit des coussins, tapis, vieux sacs, etc. pour couvrir le dessus des cadres des ruches, ceux-ci sont ordinairement rongés et troués par les abeilles et sans qu'ils s'en puissent expliquer la cause ; j'ai à ce sujet remarqué quelque chose de très curieux : j'avais recouvert le dessus des cadres d'une de mes ruches, destinée à faire bâtir de nouveaux rayons, avec un vieux châle de laine rouge ; il arriva, comme toujours en pareil cas, que les abeilles s'acharnèrent à le déchiqueter et en firent une quantité de brins aussi minces que de la soie qu'elles traînèrent hors de la ruche. Je remarquai aussi en même temps des bouts de rayons qu'elles construisaient à la suite du dernier cadre bâti (la ruche ne possédant pas de planche de partition), mais ce qui me surprit le plus, c'est que ces rayons étaient d'une teinte brun rouge et laissaient très bien voir une quantité de petits filaments rouges, lesquels n'étaient pas autre chose que les plus fins débris de l'étoffe recouvrant les cadres. J'enlevai ces bouts de rayons dans l'intention de vous les envoyer, puis elles continuèrent pendant le reste de la saison à me bâtir de ces rayons colorés. Les autres rayons bâtis dans cadres et dans le centre du nid à couvain de la même ruche étaient un peu moins colorés et sans traces apparentes de fils ; j'ai également remarqué la teinte en question sur les opercules du couvain.

⁽¹⁾ On expose les ruches au pillage en leur rendant les rayons extraits le matin, à moins que ce ne soit de très bonne heure, avant la sortie des abeilles. — *Réd.*

Des faits qui précèdent, je suis amené à croire que les abeilles rongent les étoffes servant de couverture des cadres uniquement dans le but d'utiliser les fibres les plus imperceptibles dans la construction des rayons et surtout dans la composition des opercules du couvain; c'est uniquement la couleur rougeâtre que j'ai remarquée dans la cire qui m'a amené à faire cette constatation. Les rayons neufs des autres ruches, recouvertes avec de vieux sacs, sont très blancs et sans trace de fibres.

Par le même courrier, je vous envoie une partie des brèches que j'ai retirées de la ruche ainsi qu'un morceau de l'étoffe qui recouvrait les cadres (1).

J'ai aussi capturé, l'année passée, en plein hiver et pour le compte d'un Chilien, une colonie d'abeilles logées dans un tronc d'arbre creux, lequel avait été déraciné par le vent et couché sur la pente d'un ravin depuis plus d'un mois de temps.

Les abeilles étaient logées dans une des grosses branches de l'arbre, à peu près à 10 mètres de hauteur et, chose incroyable, les rayons ne s'étaient que très peu endommagés par la chute de l'arbre. Le trou par où les abeilles passaient se trouvait tourné en haut; aussi une partie des rayons baignaient dans une grande quantité d'eau de pluie; la colonie possédait une plaque de couvain à peu près de la grandeur de la main. J'ai rempli trois cadres Dadant avec les meilleurs rayons; j'ai également ajouté à la nouvelle ruchée deux cadres bâtis et possédant un peu de miel.

Cette ruchée se refit promptement au printemps; j'en ai tiré un essaim en janvier. La souche et l'essaim bâtirent entièrement huit cadres et fournirent ensemble plus de 20 kilog. de miel, tout en laissant d'abondantes provisions pour l'hiver.

J'ai bien reçu vos échantillons de miel, je les trouve délicieux, surtout celui qui est cristallisé; la plupart des personnes auxquelles je l'ai fait goûter ont été de mon avis; cependant, comme toute règle a son exception, ne s'est-il pas trouvé des personnes qui ont déclaré que le mien est supérieur, mais je crois que ces gens parlaient contre leur pensée et dans un but flatteur.

Je vous envoie également deux échantillons de miel de ma récolte.

Ici, le nombre des apiculteurs va en augmentant; des Anglais et un Ecossais possèdent quelques ruchées et, ayant déjà pratiqué l'apiculture dans leur pays, sont venus me faire visite et m'ont proposé de former une petite société d'apiculture sur le modèle de vos sociétés d'Europe. Il va sans dire que j'ai bien accueilli leur proposition, et il est très probable que nous examinerons la chose pour le printemps prochain. Il y a aussi quelques-uns de mes compatriotes, ainsi que des Français, des Allemands et même des Belges qui possèdent ou désirent posséder quelques ruches; il ne se passe pas de semaine sans que je reçoive la visite de quelques-uns de ces intéressés, je dois répondre à mille questions sur la culture des abeilles; tous s'en retournent enchantés et encouragés et, pour peu que cela continue, mon

(1) Les deux petits rayons envoyés, ainsi que le morceau d'étoffe rouge, nous sont bien parvenus. Les rayons ont une nuance rougeâtre bien marquée et les poils de laine sont comme incorporés dans la cire. — *Réd.*

rucher va devenir un véritable lieu de pèlerinage. Enfin, l'élan est donné, où s'arrêtera-t-il ?

Adencul (Chile), le 10 mai.

Alfred DUFÉY.

P.-S. — Je vous écris le jour de mon anniversaire, j'ai aujourd'hui 27 ans accomplis et, pour cadeau, l'on m'a volé mon cheval !

Efficacité du miroir pour faire poser les essaims et de la farine pour les retenir dans la ruche

Monsieur le Directeur,

Sachant que vous accueillez toujours avec plaisir les nouvelles relatives aux abeilles, je ne puis résister au désir de vous faire part de quelques observations concernant mon rucher.

L'hiver 1894-95, quelque rigoureux qu'il fût, n'a pas été désastreux pour mon rucher. Une seule colonie pillée en automne n'a pu le braver. Les autres 21 ruches ont toutes atteint le printemps sans dyssenterie et sans trop d'affaiblissement. Aussi suis-je on ne peut plus content de ce résultat.

J'ai expérimenté l'année dernière le miroir pour arrêter les essaims, et toujours je m'en suis bien trouvé. Toujours les abeilles se sont jetées à terre où j'ai pu les recueillir facilement.

Mais une autre expérience, plus utile me semble-t-il, est celle que j'ai faite de la farine.

Une de mes paroissiennes, à qui j'avais demandé l'année dernière quelques essaims, arrive un soir vers moi en me disant : Je vous apporte un essaim ; j'espère que vous en serez content, car ce sont deux essaims réunis. — Bon, pensai-je, voilà qui fera mon affaire. — Seulement, me dit-elle, il est sorti deux ou trois fois de la ruche où on l'avait mis. — Essaim secondaire, répondis-je, qui me donnera à moi aussi pas mal de fil à retordre. Enfin, je le mis dans une ruche déjà préparée et j'attendis le lendemain. Dès le matin j'allai lui donner un coup d'œil. — Mauvais signe : les abeilles au lieu de se trouver sur les rayons étaient groupées sur les parois de la ruche. Avec l'enfumoir et la brosse je les groupai sur les rayons ; mais à peine le groupe était-il formé que se manifesta l'agitation qui précède l'essaimage. Déjà elles commencent à sortir par le trou de vol. Que faire ? Je réfléchis... mais qu'il est difficile de réfléchir dans certaines circonstances ! Surtout que je devais m'absenter à l'instant même. La farine ! m'écriai-je, essayons encore la farine. J'en saupoudrai alors les abeilles, je partis, et à mon retour je trouvai les abeilles sur les rayons, bien tranquilles, et sur la planchette d'entrée une reine morte. Il en restait encore une, car tout a bien marché depuis lors.

Cette année, et précisément le 28 du mois de mai dernier, j'eus un essaim par une bise très forte. La reine se trouva perdue, ce que soupçonnant je donnai à l'essaim un rayon de couvain avec des œufs et des larves. Le lendemain dans la matinée je visite mon essaim. Les abeilles ont emmagasiné le sirop que je leur ai donné, mais leur groupement anormal annonce, si ce n'est une fuite prochaine, tout au moins une profonde démoralisation.

La farine dont je les saupoudre les engage aussi à se grouper sur les rayons et à élever une reine.

Le 3 courant j'ai deux essaims qui se réunissent. Reines vierges, ou du moins l'une d'entre elles, car je n'en aperçois qu'une seule. Mis en ruche, sans rayon de couvain, je le trouve, dans la matinée du 4, groupé sur la paroi de devant, mais intérieurement. Mauvais groupement... certainement l'essaim va décamper, car quoique le soleil luise dans toute sa force aucune abeille ne sort pour butiner. J'essaye la farine de nouveau et immédiatement après être revenues de leur surprise les abeilles se mettent à nettoyer leur habitation et à butiner. La reine doit s'être fait féconder dans cette même journée, car le 5 et le 6 sont des jours de pluie et le 8 je trouve quelques œufs pondus.

Aujourd'hui encore, essaim secondaire. Je lui donne de la farine en le mettant en ruche et les abeilles se groupent immédiatement sur les rayons, ce qu'elles avaient bien de la peine à faire dans la ruche en paille où je les avais d'abord recueillies.

Voilà, Monsieur le Directeur, quelques observations qui me paraissent avoir une certaine utilité. Il leur manque sans doute encore la sanction de l'expérience, mais je ne doute pas que celle-ci ne vienne corroborer en grande partie ce que j'ai pu observer ces derniers jours.

Ayant jeté un coup d'œil dans mes ruches dans le courant de la semaine, je trouve dans toutes ou presque dans toutes des préparatifs d'essaimage. Et pourtant j'ai beaucoup de reines de l'année dernière. Est-ce le temps que nous avons qui les stimule à se diviser ou bien quoi ? La place ne leur manque pas et même j'ai pu donner jusqu'à présent des rayons bâtis. Le miel serait plus désirable que les essaims surtout après la pauvre campagne de l'année dernière.

Mais je m'aperçois que ma lettre est bien longue déjà, aussi je termine en vous priant d'agréer, etc.

Coffrane (Neuchâtel), 8 juin.

J. D. STALÉ, pasteur.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Réunion du printemps à Saint-Imier, les 3, 4 et 5 juin 1895

Journée du 3 juin. — La course est longue pour se rendre à St-Imier, mais les membres de la Société romande qui ont pu prendre part à cette réunion en ont été amplement récompensés par l'accueil sympathique et chaleureux qu'ils ont reçu. Chacun en gardera un délicieux souvenir. Le temps, venant en aide à nos collègues de l'Erguel, s'est laissé attendrir et nous a, lui aussi, favorisé.

Le lundi 3, était le jour d'arrivée pour les sociétaires éloignés. Depuis midi au soir, chaque train amène un nouveau contingent, reçu à la gare par un comité de réception, grâce à l'obligeance duquel tous trouvent facilement un logis et rencontrent bientôt des connaissances. Le quartier général, à l'Hôtel de la Couronne, devient le centre de ralliement et c'est là que le Comité de la Société romande a, à 8 h. du soir, une séance préparatoire.

Journée du 4 juin. — La Séance. — C'est dans la salle des conférences, au collège, qu'a lieu la réunion. L'assistance se compose de 80 personnes environ, plus une des classes de jeunes filles.

La salle est vaste, très agréablement décorée pour la circonstance et ornée de quatrains en l'honneur des apiculteurs.

La séance est ouverte à 9 heures, sous la présidence de M. Descoullayes.

M. Matthey, maire de St-Imier, souhaite la bienvenue aux apiculteurs. Son discours, très flatteur, très élogieux pour nous, est vivement appuyé par les personnes de la localité que notre réunion intéresse. La sympathie qu'on nous témoigne ne se rencontre pas seulement chez nos collègues de l'Erguel-Prévoté, mais chez toute la population.

M. Descoullayes remercie M. le maire de ses charmantes paroles et le comité local en entier pour la chaleureuse réception dont nous sommes l'objet.

Il trace ensuite un aperçu historique de la Société Romande d'Apiculture.

C'est en 1876 et grâce à l'initiative de M. de Ribeaucourt qu'elle fut fondée. Ses commencements furent modestes, mais comme son but répondait à un besoin réel, ses progrès suivirent une progression constante, si bien qu'elle forme aujourd'hui une importante association, divisée en une vingtaine de sections, et que son organe, la *Revue Internationale d'apiculture*, que dirige avec tant de compétence notre dévoué M. Bertrand, est l'un des journaux apicoles les plus répandus et des plus sûrs. L'utilité de l'apiculture n'est plus à démontrer, chacun le reconnaît. Il n'en sera donné comme dernière preuve que le subside de 300 fr. qui nous a été accordé par la Fédération agricole, pour le développement de l'apiculture pendant l'année 1896, en plus de 160 fr. qu'elle nous a déjà octroyés pour conférences en 1895. L'apiculture n'est point seulement un passe-temps destiné à charmer les loisirs de quelques amateurs, c'est une occupation dont le produit n'est pas du tout à dédaigner. Le nombre est petit chez nous de ceux qui vivent du produit de leur rucher seulement; il y en a cependant et il ne serait pas difficile d'en citer. Quant à ceux qui trouvent dans cette culture un appoint pour leur budget, ils sont légion et leur nombre augmente d'année en année. Il y a encore un autre résultat que produit l'apiculture; elle résout les questions sociales: elle égalise les rangs. Il n'y a, en apiculture qu'une seule aristocratie, celle de la pratique, et cette noblesse est accessible à tous, étant donné les moyens de s'initier à la portée de chacun.

Lecture est ensuite donnée d'une lettre de France, invitant notre Société à prendre part à l'Exposition et au Congrès d'Apiculture et d'Insectologie qui se tiendront à Paris. L'assemblée décidera s'il y a lieu de répondre affirmativement ou non.

Deux autres appels, pour participer aux expositions de Berne, en septembre, et de Genève en 1896. sont aussi lus à l'assemblée, et le président, au nom du comité, recommande vivement aux apiculteurs d'y participer. Les facilités accordées par les comités de ces deux expositions sont très nombreuses et les résultats tout à l'avantage des apiculteurs. Des formules d'adhésion, déposées sur le bureau, sont à la disposition de chacun.

En terminant, M. le président signale la présence parmi nous de M.

Cowan, membre honoraire de la Société Romande et président actif de l'Association des Apiculteurs Anglais.

M. Bertrand nous parle d'un voyage fait en Angleterre l'année dernière et plus particulièrement de l'apiculture dans ce pays.

Les Anglais ont adopté les méthodes mobilistes avant nous; l'orateur cite les premiers apiculteurs qui se sont servis des cadres et qui ont donné, par leur exemple, un grand essor à la culture des abeilles. La littérature apicole anglaise est plus développée que chez nous, car elle est représentée par deux journaux dirigés par M. Cowan. Un, hebdomadaire, à 10 cent. la livraison, est fort répandu; l'autre, mensuel, servi à des abonnés, est une condensation du premier.

L'Association des Apiculteurs Anglais, sur le modèle de laquelle marche notre Société romande, comprend 24 sociétés affiliées, ou sections; 6 ou 7 autres sociétés seront prochainement admises dans l'Association. Ces sections paient une finance de 2 guinées (52 fr. 50) au Comité central et s'administrent comme elles l'entendent. Elles contribuent grandement au développement de l'apiculture.

En Angleterre il y a un cadre uniforme (*M. Bertrand* le montre en présentant une ruche Cowan expédiée de Nyon). Ce résultat n'a pas encore été obtenu chez nous, où règne la plus grande diversité. Les types Dadant et Dadant-Blatt se propagent cependant de plus en plus, ce qui annonce un progrès réel. La Suisse allemande, par l'adoption du cadre Burki-Jeker, est plus avancée que nous. Le cadre anglais, de même forme que le Dadant, mais plus petit, donne d'excellents résultats et convient tout particulièrement à la production du miel en sections, dans laquelle excellent les apiculteurs anglais. Pour celle du miel à extraire, deux rangées de cadres sont consacrées au nid à couvain. La quantité moyenne de miel que donne chaque ruche, en Angleterre, est supérieure à ce que nous obtenons, ce que l'on peut attribuer à la richesse mellifère du pays, où le trèfle blanc donne beaucoup de miel. Les Anglais conservent la partition, que *M. Bertrand* reconnaît comme indispensable dans certains cas, malgré le dénigrement qu'on en a fait en France ces dernières années.

La visite d'un rucher de *M. Cowan*, en Cornouailles, a été particulièrement intéressante et instructive. Dans ce pays, où soufflent constamment de forts vents, la perte des abeilles est malheureusement considérable et les apiculteurs ont à tenir compte de ce fâcheux contretemps. Le rendement est cependant satisfaisant.

Partout le voyageur a été très cordialement reçu, bien que ses visites coïncidassent avec la saison des essaims, très féconde en nouvelles colonies, comme chez nous.

La principale récolte, en Angleterre, est faite sur le trèfle blanc, qui ne donne à peu près rien dans nos contrées; vient ensuite le miel de bruyère, qu'on présente surtout en sections, et qu'on obtient en pratiquant l'apiculture pastorale.

M. Bertrand fait circuler la photographie d'un rucher anglais (fig. II).

M. Gubler présente quelques considérations sur l'hivernage et le nourrissage d'automne (voir d'autre part).

(A suivre.)



Fig. 11. — RUCHER de M. W. WOODLEY, NEWBURY, BERKSHIRE, ANGLETERRE

Résultat des pesées de nos ruches d'observation en mai 1895

STATIONS	Système de ruche	Force de la colonie	Augmentat. en grammes	Diminution en grammes	journée la plus forte	DATE
Bramois..... Valais	Dadant	bonne	11.700	—	3.300	30 mai
Chamoson..... »	»	moyenne	11.500	—	2.000	30 »
Ecône..... »	Rausis	»	7.000	—	900	29 »
Sion..... »	{ Dadant d'ic ou Wells }	»	16.700	—	3.300	30 »
Bulle..... Fribourg	»	»	6.900	—	1.500	13 »
La Sonnaz..... »	»	assez fte	34.150	—	3.600	10 »
La Plaine..... Genève	Layens	moyenne faib.	9.800	—	4.500	30 »
Aubonne..... Vaud	Dadant	bonne	21.100	—	3.800	29 »
Arnex s/Orbe..... »	»	moyenne	18.400	—	3.800	30 »
Bournens..... »	»	»	17.750	—	3.900	6 »
Brent..... »	»	»	28.800	—	4.000	5 »
Bressonnaz..... »	Dadant-Blatt	»	18.700	—	2.500	5,10,11
Carrouge..... »	»	»	18.000	—	3.100	10 »
Juriens..... »	Dadant	faible	3.000	—	1.000	29,30 »
La Croix, Orbe..... »	»	moyenne	15.000	—	1.850	25 »
Pomy..... »	Layens	»	17.700	—	3.350	5 »
St-Prex..... »	Dadant	»	12.700	—	2.700	30 »
Cormoret..... Jura-Bernois	»	»	3.930	—	750	12 »
Tavannes..... »	»	moyenne faib.	—	2.250	200	30 »
Belmont..... Neuchâtel	»	bonne	15.300	—	4.300	30 »
Couvét..... »	»	»	3.300	—	600	30 »
Coffrane..... »	»	dev. orph.	700	—	900	10 »
Côte aux fées..... »	Dadant-Blatt	faible	—	2.150	250	30 »
Fleurier..... »	Dadant	bonne	4.650	—	1.200	30 »
Ponts..... »	Dadant-Blatt	»	290	—	1.300	30 »
Treytel..... »	Dadant	moyenne	11.000	—	1.500	30 »
St-Aubin..... »	Dadant-Blatt	bonne	9.075	—	2.000	30 »
Wavre..... »	Dadant	forte	7.500	—	1.000	29 »

Le mois de mai s'annonçait très bien ; un temps magnifique avec température élevée jusqu'au 12; les abeilles profitaient largement de la multitude de fleurs sur les cerisiers, les pommiers et dans les prés, où la dent-de-lion formait un tapis d'or. La récolte était extraordinairement riche, surtout dans le bassin inférieur de la Sarine et dans quelques endroits du canton de Vaud. Cette première récolte stimulait puissamment la ponte, de sorte que quelques essaims s'annonçaient déjà le 12 mai. Vint ensuite la période appelée « des mauvais Saints » particulièrement néfaste cette année à nos collègues du Valais, où la gelée a fait beaucoup de mal à la vigne et aux arbres fruitiers ; ce temps pluvieux et froid a duré jusqu'à la fin du mois et ce n'est qu'à partir du 26 que les augmentations commençaient à s'accroître dans nos ruches sur balance : le 30 mai était dans la plupart de nos stations le meilleur jour du mois.

Pendant la longue réclusion la ponte, activée par les provisions récoltées au commencement de mai, prenait des proportions inusitées, les populations devenaient d'une force extraordinaire et tout fait bien augurer de la campagne prochaine, si nos abeilles ne prennent pas de nouveau la fièvre d'essaimage.

Belmont, 21 juin.

U. GUBLER.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

E. Martin y Fernandez. Llerena, (Espagne) 21 mai. — Les 70 ruches que je possède marchaient cette année mieux que jamais, mais depuis quatre jours, les abeilles ne peuvent pas sortir à cause du froid et des pluies et c'est le moment où la grande récolte allait commencer dans ce pays. Si ce temps continue, ce sera une déception de plus, mais s'il s'améliore rapidement nous aurons une production colossale. Nous serons du reste bientôt fixés.

U. Gubler. Belmont (Neuchâtel) 25 mai. — Nos populations sont fortes en général; si seulement le temps était plus propice! L'esparcette commence à fleurir, mais les ouvrières sont consignées; espérons que cela changera avant qu'il soit trop tard.

Le 12 courant nous avons eu un essaim provenant d'un renouvellement de reine (essaim primaire de chant, *Réd.*); la vieille reine avait disparu au commencement d'avril après avoir produit un couvain magnifique. La jeune doit avoir été fécondée le jour même de la sortie de l'essaim, car quatre jours après je trouvais déjà quelques œufs.

Ch. Bretagne. Aubonne, 27 mai. — L'esparcette est en fleur, mais n'a encore rien rapporté à cause des pluies; aujourd'hui c'est la bise qui s'en mêle!

Du 29. — La bise a cessé et la récolte commence à battre son plein: je viens de constater à la ruche sur balance une augmentation de 3 k. 800 pour aujourd'hui. Nos colonies se sont remontées très rapidement et sont splendides maintenant. J'ai déjà eu six essaims.

Dallinge. Saubraz, (Vaud) 29 mai. — Nous comptons sur une petite récolte; une bonne partie de nos colonies sont faibles, le couvain n'ayant pu se développer assez tôt à cause du manque d'abeilles.

Maurice Bellot, Chaource (Aube), 26 juin. — Cette année j'ai eu beaucoup plus de travail que les autres années; tous les jours depuis la sortie de l'hiver jusqu'au 15 mai, il m'a fallu nourrir presque toutes mes ruches, c'était un grand travail. J'ai donné au moins 650 kil. de sucre que j'ai achetés à 105 fr. les 100 kil. Puis le moment de faire mes envois est arrivé et je n'avais pas fini de nourrir. J'ai eu beaucoup de commandes, j'ai dû en refuser quelques-unes.

Je suis heureux de vous dire que nous avons eu une bonne récolte de miel aux sainfoins; un certain nombre de ruches très faibles que j'avais conservées pour en utiliser les reines se sont bien refaites, elle sont maintenant lourdes et bien peuplées.

Le 1^{er} juin j'ai reçu deux reines de M. de Villèle, à la Réunion, malheureusement elles étaient mortes; il en avait envoyé une à M. Sevalle, à Paris, qui a subi le même sort, je le regrette beaucoup. Sans doute que celle qu'il vous a adressée est arrivée en mauvais état. Je lui enverrai l'un de ces jours une boîte garnie de provisions.

Le 10 juin j'ai reçu de M. Dufey, du Chili, une reine dans la boîte que je lui avais adressée, mais elle était également morte, ainsi que toutes les abeilles. Elle était partie du 27 avril; je crois que les abeilles ne peuvent pas faire un si long voyage, à moins d'être soignées en route par une personne intelligente. M. Dufey dit qu'il était déjà tard pour expédier, à cause du froid excessif qui existe ordinairement au commencement de mai en traversant le détroit de Magellan; il renouvellera l'expérience au milieu de mars prochain.

A voir ce qu'il y avait de nourriture consommée, on peut dire qu'elles ont fait un grand trajet avant de mourir; la reine était encore très belle et les abeilles bien conservées.

Frécon (Côte d'Or) juin. — Je possède 20 ruches, 17 en paniers avec capotes et trois essaims dans des ruches à cadres. Elles ont déjà fait d'abondantes provisions et sont dans un état plus prospère que l'an dernier.

Ceux qui n'ont pas soigné ici leurs abeilles cet hiver les ont presque toutes perdues, la mortalité a été à peu près des trois quarts.